

Recherches sociographiques



Nive VOISINE, *Histoire de l'Église catholique au Québec (1608-1970)*

Lucien Lemieux

Volume 13, numéro 3, 1972

Idéologies et politiques étudiantes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/055591ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/055591ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lemieux, L. (1972). Compte rendu de [Nive VOISINE, *Histoire de l'Église catholique au Québec (1608-1970)*]. *Recherches sociographiques*, 13(3), 405–407. <https://doi.org/10.7202/055591ar>

COMPTES RENDUS

Nive VOISINE, *Histoire de l'Église catholique au Québec (1608-1970)*, Montréal, Fides, 1971. (Rapport DUMONT, annexe 1.)

Le Rapport de la Commission d'enquête Dumont sur la place du laïc dans la vie de l'Église au Québec a tenu compte de l'héritage du peuple québécois. Afin de ne pas perdre son identité durant une crise et de ne pas se prendre pour un autre, il importe de bien se connaître ; on peut dès lors construire un ou des projets de façon réaliste. La première annexe au Rapport, écrite par M. N. Voisine avec la collaboration de MM. A. Beaulieu et J. Hamelin, est un premier essai d'histoire générale de l'Église catholique au Québec. M. Hermann Plante avait publié, l'année précédente, un essai semblable ; son champ d'investigation couvrait cependant tout le Canada et se terminait avec la fin du 19^e siècle. L'optique différerait d'ailleurs sous plusieurs aspects.

« Cette étude est une gageure... Les synthèses valables sont peu nombreuses, les monographies sérieuses ne touchent que certains points de vue, les panégyriques remplacent trop souvent les biographies critiques et les instruments statistiques manquent d'une façon tragique. » (Avant-propos, p. 7.) Le risque a tout de même été pris et les auteurs méritent toute la reconnaissance appropriée. Leur approche la plus objective possible, leur saisie de la vie ecclésiale, par l'intérieur, des cinq époques ou périodes étudiées, leur respect des personnes et des mentalités permettent au lecteur, spécialiste ou non en histoire, d'approcher et de cerner la vérité de plus près. Des exigences d'ordre scientifique auraient fait désirer des références, un index, des développements plus précis ou plus nuancés et une bibliographie complète ; le tableau chronologique a pour sa part beaucoup de valeur.

Relever l'un ou l'autre aspect d'une telle œuvre reste arbitraire, mais j'en choisis quelques-uns. L'emploi des expressions *hiérocra*tie (pp. 9, 50, 60) et *théocr*atie (p. 15) manifeste chez les auteurs une sûre compréhension de ces phénomènes, ce qui n'a pas toujours été le cas chez les historiens canadiens. Bien que non spécialiste du Moyen Âge, je continue à croire que cette terminologie ne peut cependant pas s'appliquer aux époques moderne et contemporaine. Le gallicanisme, le cléricalisme, l'ultramontanisme diffèrent de la théocratie et de la hiérocratie de façon telle qu'on ne devrait pas les employer l'un pour l'autre. Une autre préoccupation des auteurs se manifeste par leur attention au quotidien sacralisé des catholiques québécois (pp. 48, 49, 76). Ils rejoignent par là un des traits fondamentaux du Rapport de la Commission Dumont : être missionnaire, évangéliste dans le quotidien sous quelque modalité que ce soit, celle de la fraternité, de l'engagement signifiant ou du service. La christianisation du quotidien ne se distinguerait-elle pas de sa sacralisation et ne serait-elle pas possible même dans un

monde sécularisé ? De plus, il fait historiquement bon d'être libéré du mythe janséniste au Québec, et de comprendre le phénomène, souvent interprété de cette façon, sous l'angle d'un certain rigorisme intransigeant, provenant de certaines personnes et de la Contre-Réforme française (p. 22).

Des trois premiers chapitres, écrits par M. N. Voisine, je nuancerais quelques détails. Que « la colonie manque régulièrement de prêtres » sous le régime français (p. 13), je n'en crois rien. Les personnes en autorité de cette époque s'en lamentent peut-être, mais y a-t-il une époque où elles ne s'en lamentent pas ? Les chiffres apportés prouvent, à mon sens, le contraire de l'assertion exprimée. Par rapport à d'autres temps, le nombre est énorme. Que « Mgr Hubert n'accepte pas de prêtres français pour faire du ministère auprès des Canadiens » (p. 29), c'est à situer dans un contexte très précis, car sous son épiscopat il en fit venir et en reçut tout de même une trentaine. Il écrivit à Mgr J.-F. de la Marche en 1793 qu'il pouvait en placer tout de suite cinquante comme missionnaires ou vicaires, et cinquante autres peu après. Comprendre la multiplication des Églises diocésaines dans la seconde moitié du 19^e siècle, seulement comme une « manœuvre pour renforcer ses positions », c'est attribuer à « l'Église » des intentions bien différentes, peut-être, de celles que nécessite le vrai sens d'une Église diocésaine, d'un évêque, d'une communauté chrétienne viable et valable.

Par ce biais du mot *Église*, je passe aux deux derniers chapitres, écrits par MM. A. Beaulieu et J. Hamelin. L'expression, employée trop souvent à la place des évêques, ou du clergé en général, incluant même les communautés religieuses, traduit dès lors une façon de voir l'Église comme si elle était seulement une institution et comme si elle cherchait uniquement le pouvoir. Présenter l'Église en terme de force par comparaison avec d'autres institutions d'ordre politique, économique ou social limite au point de départ toute la dynamique mystérieuse, personnelle, religieuse, chrétienne inhérente à la vie de l'Église catholique. Une certaine saisie de l'Église par l'intérieur manque évidemment dans ces deux chapitres ; elle est devenue un phénomène sociologique, intra-culturel, tout en semblant avoir perdu sa réalité supra-culturelle. Son déploiement missionnaire, passé sous silence, aurait peut-être laissé découvrir des facettes nouvelles dans ce sens. Il reste de toute manière difficile pour des historiens de cerner adéquatement une période récente. Les allusions à 1789 et à 1848 (p. 82), comme l'emploi de l'expression « bas clergé » (pp. 78, 85), ou encore le diagnostic sur la paroisse (p. 75), peuvent être contestés assez facilement. On ne s'entend pas moins sur le fait que « l'Église du Québec reçoit et subit plus qu'elle n'invente » (p. 71).

En somme, il s'agit d'un ouvrage à propager comme instrument d'études et de travail auprès des étudiants de tous les niveaux (secondaire en montant) et auprès de tous les adultes soucieux d'une culture historique véridique. Qu'on ne s'attende pas à un chef-d'œuvre littéraire (les Québécois actuels se soucient hélas peu de cette dimension), mais la vivacité du débit en rend la lecture attrayante.

Lucien LEMIEUX

*Faculté de théologie,
Université de Montréal.*